Titre : **TORPILLAGE DU CROISEUR CUIRASSE « LEON GAMBETTA »** **26-27 AVRIL 1915**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles navales**
Auteur :	Origine : **Collection personnelle**
Référence : **LA GRANDE GUERRE DU XXe SIECLE** **PARIS BONNE PRESSE** **Avril 1916**	Transcripteur : **MFR** Date : **2011**

Ancestramil

LE TORPILLAGE DU CROISEUR CUIRASSE « LEON GAMBETTA »

26 – 27 avril 1915

COMMUNIQUE OFFICIEL

Le croiseur cuirassé *Léon-Gambetta*, en croisière à l'entrée du canal d'Otrante, a été torpillé dans la nuit du 26 au 27 avril et a coulé en 10 minutes. Tous les officiers (dont le commandant, capitaine de vaisseau **ANDRE**) ont péri à leur poste ; 136 hommes de l'équipage, dont 11 sous-officiers, ont été recueillis par des navires envoyés d'urgence à leur secours par les autorités italiennes.
110 survivants de l'équipage du *Léon-Gambetta* ont été conduits à Syracuse (Sicile). Les 26 autres sont à Brindisi (côte orientale d'Italie).
Les corps de l'amiral **SENES** et de 52 marins ont été inhumés à Leuca…..

Le *Léon-Gambetta* était un croiseur cuirassé du programme de 1900 ; il avait été lancé à Brest en 1901. Il faisait partie d'un groupe de trois croiseurs, dont les deux autres, le *Victor-Hugo* et le *Jules-Ferry*, formaient avec lui la 2e division légère.
Son déplacement était de 12 600 tonneaux, avec 146 m, 50 de longueur, 21 m, 40 de largeur et 8 m, 20 de tirant d'eau. Son appareil moteur avait une puissance de 28 500 chevaux, correspondant à une vitesse de 23 nœuds.
La protection était assurée par un cuirassement de 170 millimètre d'épaisseur à la flottaison, de 200 millimètres au blockhaus du commandant et de 140 aux positions de l'artillerie.
L'armement comprenait quatre canons de 194 en tourelles axiales, seize de 164, dont douze en tourelles doubles, et vingt-quatre de 47 ; plus, deux tubes lance-torpilles sous-marins.
L'effectif réglementaire était de 22 officiers et 714 hommes d'équipage.

(Bulletin des Armées, 19 avril-3mai 1915.)

RECITS DE TEMOINS

L'Ida Nazionale, de Rome, publie le récit suivant qu'il tient d'un sous-officier survivant :
Le *Léon-Gambetta*, qui avec le *Victor-Hugo* était depuis deux jours en croisière dans la basse Adriatique, avait reçu, l'avant-veille, par radiotélégramme, l'ordre de rallier à Malte. Le commandant ordonna de marcher à une vitesse moyenne et commanda à l'officier de quart de faire route vers la côte italienne.
La mer était légèrement agitée.
Durant toute notre croisière, nous n'avons pas rencontré un seul navire autrichien. Plusieurs pêcheurs de Pescara nous avaient signalé qu'un submersible autrichien était dans nos parages. Nos recherches pour retrouver la trace du submersible étant restées infructueuses, nous avons cru à une erreur des pêcheurs.
Au milieu de la nuit, j'étais sur le pont de quart. Nous naviguions dans le canal d'Otrante…..
J'avais à peine transmis l'ordre de remettre les machines en marche qu'une vigie d'avant donna l'alarme. Tout de suite après, sans que j'aie eu le temps de me rendre compte de ce qui se passait, j'entendis un éclatement terrible dans le côté gauche du navire. La secousse fut si violente que je fus précipité sur le pont. Immédiatement, toutes les lumières s'éteignirent et le croiseur commença à donner de la bande.
Ce fut le désastre. Il y eut à bord l'animation du branle-bas, mais, après cinq minutes, tout l'équipage était à son poste de combat. Nous tentâmes de faire fonctionner les réflecteurs, mais la

chambre des dynamos était détruite. Peu après, les machines s'arrêtèrent. Alors l'amiral donna l'ordre de mettre les chaloupes à la mer pour le sauvetage.
Désormais, le navire était perdu.
Il inclina rapidement sur le côté et paraissait devoir couler d'un moment à l'autre. On entendit dans la nuit les gémissements des blessés, nous ne nous doutions pas que tant de nos hommes avaient été atteints par l'explosion.
On commença alors les manœuvres de sauvetage. Une autre secousse violente se produisit. Je fus précipité à l'eau, une chaloupe me recueillit et s'éloigna à force de rames. Le *Léon-Gambetta*, toujours incliné, naviguait doucement vers la côte. Les mécaniciens qui étaient restés à leur poste essayaient de remettre une hélice en mouvement, espérant amener le navire jusqu'à la côte. Mais, après quelques minutes, je ne saurais dire combien, avec un mouvement brusque le *Léon-Gambetta* piqua du nez et disparut. Nous étions alors à 22 milles de la terre.
(*Journal des débats, 1er mai1915*)

DU QUARTIER-MAITRE FRANCIS MUDES[1]

Brindisi (Italie), le 28 avril 1915

Chers frère et sœur,

Me voilà sain et sauf, ayant évité une terrible mort.
Le navire a reçu deux torpilles dans les flancs, l'une au milieu.
L'eau envahissant le compartiment des dynamos, plus de lumière, impossible également de transmettre télégraphiquement ; l'antenne s'est rompue au moment où la lumière s'éteignait.
La catastrophe s'est produite à minuit et demi ; j'étais couché ; à la première détonation, je me suis dirigé à tâtons vers l'échelle de montée sur le pont. A ce moment, la deuxième détonation s'est fait entendre ; la deuxième torpille venait frapper le deuxième coup mortel.
Devant l'impossibilité de mettre une embarcation à l'eau, j'ai saisi immédiatement un mât de baleinière, et me suis balancé à la mer.
Pendant ce temps, le navire avait déjà une inclinaison de 60°.
C'était un spectacle bien lugubre, je vous assure ; les officiers, les hommes, tous criaient, les uns réclamaient leur femme, les autres leur mère. Je m'écartai rapidement du bord, de crainte d'une explosion ; arrivé à 400 mètres, en sécurité, je regardai le *Léon.* Il commençait à piquer du nez, l'arrière se soulagea complètement, puisque l'on voyait ses trois hélices en l'air.
Il a coulé en quinze minutes ; il fallait songer à sauver sa vie ou périr.
Puis tard, cinq sont venus se cramponner à mon épave. Hélas ! d'heure en heure, je les vis disparaître, si bien qu'à un certain moment je suis resté seul. Le bain a été long : quatorze heures, de minuit et demi à 2 heures de l'après-midi ! Sur 816 hommes, y compris les officiers, il y en a eu 108 de sauvés. L'officier en second s'est sauvé ; et autrement, amiral, commandant, et tous les autres officiers ont péri.
Nous sommes restés à 26 sur l'eau, le reste s'est embarqué dans un canot. Trois torpilleurs italiens sont venus à notre secours ; nous avons été très bien accueillis. J'ai de légères contusions sur les jambes, ce n'est pas grand'chose.
(*Indépendance bretonne*)

[1] M. Francis MUDES est le frère du lieutenant Vincent MUDES, tué sur le champ de bataille de l'Argonne, le 12 mars.

LETTRE DU MATELOT MONFORT, DE LA CADIERE (Var)

Brindisi, 28 avril

Chers parents,

Il était minuit. J'étais couché et je dormais bien. Tout à coup, j'entends deux grosses détonations. C'étaient deux torpilles autrichiennes. D'un coup, je saute de ma couchette et je cherche à gagner le pont. Il faisait noir, car une des torpilles avait pénétré dans la chambre des dynamos et avait éteint les lumières.
Dans ma précipitation, je me trompe d'échelle, et puis, il y avait tellement de monde qu'on ne savait plus où passer. Enfin, j'arrive sur le pont. Le navire commençait à couler. J'étais nu. J'entends l'amiral qui nous crie : « *Nous sommes perdus, mes enfants ; tâchez de vous sauver* ! » Alors on cria : « *Vive la France* ! » et on chanta la Marseillaise. Les officiers sont tous restés à bord et ils ont tous coulé.
Moi, je n'ai pas perdu mon sang-froid. Au moment où le *Léon* à coulé, je me suis envoyé à l'eau et me suis mis à nager au plus vite pour n'être pas pris dans le remous. Quand j'ai été assez loin, je me suis retourné pour voir le bateau. Il s'est penché et puis il a disparu. Quand je ne l'ai plus vu, je me suis mis à pleurer. J'étais bien sûr d'être perdu. Toute de même, j'ai ramassé mon courage et je me suis tenu sur l'eau avec deux rames que je me suis passé sous les bras. Heureusement la mer était bonne !
J'apercevais mes camarades qui nageaient à côté de moi. Enfin, nous avons vu lever le jour, ce qui nous a redonné des forces. Nous regardions l'horizon pour voir si on ne voyait pas quelques bateaux ; mais rien.
Vers midi, j'ai aperçu au large une petite fumée. Vous pensez si j'étais content ; mais cette fumée semblait s'éloigner. C'était un torpilleur italien qui venait nous rechercher….
(*Petit Provençal, 20 mai 1915*)

UNE VISITE AUX SURVIVANTS

Brindisi, 2 mai 1915

Jean-François GRALL, 1er maitre fusilier, un gros et fort gaillard, à la mine ouverte et gaie, m'explique :
« Nous avons essayé en vain de sauver les officiers, mais c'était impossible à cause de leurs vêtements qui pesaient lourd. Quatre fois, j'ai sauvé le commandant, sans y pouvoir réussir. Nous avons vu l'amiral et son état-major disparaître peu à peu dans l'eau….
La nuit était claire et le temps beau. Nous avons d'abord nagé en nous cramponnant à des épaves ; nous mourions de faim, à cause des efforts dépensés, et, d'une main, nous attrapions au passage des galettes et des oignons qui flottaient, et nous les mangions tout trempés d'eau salée. Nous voyions disparaître nos camarades ; les uns criaient, d'autres chantaient comme des fous : l'un d'eux appelait désespérément : Maman ! Maman ! A l'aube, j'ai eu l'idée de réunir nos épaves et d'en former comme un radeau, sur lequel nous étions bien une centaine… nous étions nus, grelottants de froid, hébétés de fatigue… on essayait de se parler entre soi, mais la plupart étaient pris d'un irrésistible sommeil ; on les interrogeait, ils ne répondaient plus, ils étaient morts… Ah ! voyez-vous, Madame, c'est dur de perdre des camarades qu'on a sauvés avec tant de peine !
Jean-François GRALL s'arrête un instant, la gorge serrée, et reprend :
Nous étions brûlés par le soleil et par l'eau salée, et toute la peau nous cuisait. Quand, vers 2 heures de l'après-midi, nous avons vu à l'horizon un panache de fumée, nous avons hurlé de joie ! Mais

figurez-vous qu'il a disparu et alors nous avons cru que tout était fini… une dure minute, allez ! Nous ne savions pas que certains bateaux au pétrole envoient de la fumée de façon intermittente. Puis tout à coup, un peu plus tard, à l'improviste, les torpilleurs italiens se sont montrés, et avec quel cœur nous avons crié : « Vive l'Italie ! »
Et tous, encore sous l'évocation du souvenir répètent : « Vive l'Italie ! » et ajoutent en souriant : « Et aussi, vive la France ! Madame. »
Les braves enfants, avec la grâce ingénue et charmante des marins m'entourent et me recommandent :
« Madame, dites bien comme on a été bon pour nous ici ; dites bien comme on nous a gâtés, dites bien que nous leurs sommes reconnaissants…
N. CARRERE
(*Temps, 7 mai 1915)*

QUELQUES VICTIMES

LE CONTRE-AMIRAL SENES

Le contre-amiral **SENES** était né le 31 mars 1857. Entré au service en 1874, capitaine de vaisseau en 1905, commandant la division du Maroc en 1909, il avait été nommé contre-amiral le 14 octobre 1911. Il avait arboré son pavillon sur le *Léon-Gambetta*, le 5 juillet 1913.
L'amiral **SENES** était l'une des plus belles figures de notre marine. Il se distingua au siège de Tuyen-Quan, sous les ordres de l'amiral **COURBET**. Décoré, il passé à l'ancienneté lieutenant de vaisseau et commanda le torpilleur n° 126 à Toulon.
Plus tard, sur le Davout, à la Canée, il sauvait, avec les embarcations armées en guerre, la population chrétienne sur le point d'être massacrée par les Turcs, et le pape **Léon XIII** lui envoyait la croix de Saint-Grégoire.
Commandant *le Pascal*, en Chine, il travailla au sauvetage des équipages russes à la bataille navale de Chemulpo. Fait capitaine de vaisseau par l'amiral **GERVAIS, SENES** reçut le commandement de la division navale du Maroc qu'il réorganisa.
Quand le *Panther* mouilla dans la rade d'Agadir, il fallut la défense expresse du ministre pour empêcher **SENES** d'aller mouiller à côté de lui. C'est l'amiral **de LAPEYRERE** qui accorda à **SENES** les étoiles de contre-amiral.

LE COMMANDANT GEORGES ANDRE

Le commandant **Georges ANDRE,** si glorieusement englouti dans les flots de l'Adriatique dans la catastrophe du croiseur *Léon-Gambetta*, qu'il commandait, n'honore pas seulement Marseille, sa patrie, mais aussi nos Basses-Alpes, auxquelles il appartenait par sa mère, native de Valensole, et sa grand'mère, native de Sisteron.

Né à Marseille, le 15 février 1865, il entre à l'école navale à seize ans ; grâce à sa rare intelligence, il prend part à la première campagne de Madagascar ; lieutenant de vaisseau, il passe vingt-huit mois à Dakar, reçoit peu après la croix de la Légion d'honneur ; il vient à l'école des torpilles, aux Salins-d'Hyères, et se marie à Cannes, avec la fille du **Dr ROUSTAN**. Officier d'ordonnance du président **LOUBET**, en 1901, il prend, peu après, le commandement du contre-torpilleur *la Pique.*
Après un stage brillant à l'Ecole supérieure de la marine, en 1904, il devient ordonnance du ministre **THOMSON** ; capitaine de frégate, il commande en second le croiseur *Jules-Ferry*, puis tour à tour *le Cosmao* et *le Forbin*, au Maroc ; il passe, enfin, à la direction des mouvements du port de Toulon. Demandé comme capitaine de pavillon par le contre-amiral **SENES**, il commandait, depuis

Ancestramil

1913, le *Léon-Gambetta*, qui depuis la mobilisation, croisait dans l'Adriatique ; ayant accompli avec plein succès des millions difficiles, il fut félicité deux fois.
Il était officier de la Légion d'honneur depuis un an.
Torpillé, à la faveur d'une nuit brumeuse, par le sous-marin autrichien U-5, dominant le bruit, on l'entendit lancer cet ordre :

- A vos places !

Puis, aussitôt :

- En avant ! marins de France !

Dans l'obscurité, il croyait à l'agression de grands navires. Tandis que les hommes cherchaient les pièces dans les ténèbres, le vaisseau s'inclinait de plus en plus à bâbord. Une chaloupe fut lancée à la mer. Ses hommes lui crièrent :

- descendez, mon commandant, il y a encore une place pour vous.

L'officier répondit :

- Pensez à vous ! Mon sort est ici, je meurs avec mon navire.

A côté de son amiral, entouré de tous les officiers, après avoir reçu une absolution suprême de l'abbé **JULIAN**, aumônier du bord, avec eux il a été englouti dans les flots, en criant, debout sur le pont : « Vive la France !
(*Sem. Relig. Digne, 13 mai 1915*)

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU BALLANDE

Parmi les nobles victimes englouties avec le *Léon-Gambetta* se trouvait le lieutenant de vaisseau **BALLANDE**, jeune officier de la plus haute distinction, récemment diplômé de l'Ecole supérieure de la marine.

Le nom de **BALLANDE** était déjà inscrit au livre de gloire de la marine française. Comme enseigne de vaisseau, **BALLANDE** s'était héroïquement conduit à Casablanca, lors de la révolte générale qui souleva les habitants de cette ville fanatisée, en menant un détachement de marins du croiseur *Galilée*, au milieu de la fusillade partie de toutes les ruelles de la ville, au secours des Européens réfugiés au consulat de France.
Il y avait eu la main droite fracassé par une balle. Bravant la douleur, il faisait passer son sabre de la main gauche et traversait ainsi la ville, en avant de ses braves matelots.
(*Echo de Paris, 8 mai 1915*)

L'ENSEIGNE DE VAISSEAU AUGUSTE LEFEVRE

L'enseigne de vaisseau **Auguste LEFEVRE**, fils de l'amiral **LEFEVRE**, avait vingt-trois ans. Ce jeune officier, plein d'avenir.
Dans le procès-verbal officiel de la perte du croiseur, il est dit que l'enseigne **LEFEVRE** tenait à la main sa lampe de poche électrique pour éclairer la manœuvre.
(*Notes adressées à la Grande Guerre du XXe siècle)*

M. L'AUMONIER JEAN-JOSEPH JULIAN

M. l'abbé **Jean Joseph JULIAN**, né à Saint-Georges-de-Lévejac (Lozère), le 21 septembre 1861, avait fait ses études au collège ecclésiastique de Pons (Charente-Inférieure) et au Grand Séminaire

Ancestramil

de La Rochelle. Ordonné prêtre le 19 décembre 1885, il avait été successivement vicaire à Notre-Dame de Rochefort, curé de Germignac, puis de Cherbonnières. En 1894, il quittait le diocèse de La Rochelle pour devenir aumônier de la marine dans l'escadre du Nord, sur le vieux *Suffren*. Affecté ensuite à l'hôpital Saint-Mandrier, il avait accompagné en Chine notre corps expéditionnaire dans la guerre des Boxers. En 1907, lors du licenciement des aumôniers, il était aumônier de l'Ecole des Pupilles de la marine. Durant plusieurs années, il exerça les fonctions de chapelain à la basilique de Montmartre, qu'il quitta pour raison de santé. Il se retira alors dans son village natal.
Dès qu'éclata la guerre, écrit la semaine religieuse de Mende (7 mai 1915), **M. JULIAN** fit d'actives démarches pour reprendre du service ; mais son impatience d'entrer en activité se heurta à d'interminables démarches à faire auprès des bureaux de l'administration. Découragé par ses lenteurs, il s'arrêta à la résolution de prendre un engagement volontaire et fut embarqué sur le *Léon Gambetta*. »
C'est à ce poste d'honneur qu'il a trouvé une mort glorieuse.

HOMMAGES OFFICIELS

L'amiral **BOUE de LAPEYRERE,** commandant notre armée navale de la Méditerranée, après avoir fait procéder à l'enquête réglementaire sur la perte du *Léon-Gambetta*, a adressé jeudi à tous les navires composant la force navale l'ordre officiel suivant ;

Il y a un mois, le croiseur cuirassé *Léon-Gambetta* a sombré dans l'Adriatique, sous les coups d'un invisible ennemi : en quelques minutes, le navire a disparu et l'état-major tout entier a été englouti, avec la majeure partie de l'équipage.
Pour honorer la mémoire de ces regrettés camarades, morts héroïquement à leur poste et ayant fait preuve du plus grand courage et du plus beau stoïcisme, à l'exemple de leur amiral et des officiers dont l'énergie s'est montrée digne de notre admiration, le commandant en chef porte à l'ordre du jour de l'armée navale :

1° Le contre-amiral **SENES**, commandant la 2e division légère ;
2° Le capitaine de vaisseau **Georges ANDRE,** commandant le Léon-Gambetta ;
L'2ta-major, les officiers-mariniers, quartiers-maîtres et marins du Léon-Gambetta, qui ont tous bien mérité de la patrie.
(*Bulletin des Armées, 29-30 mai 1915*)

CITATION DU LEON-GAMBETTA A L'ORDRE DE L'ARMEE

Le croiseur cuirassé *Léon-Gambetta* :
Frappé de deux torpilles dans la nuit du 27 au 28 avril 1915, a sombré en un quart d'heure sans espoir de secours, ayant été privé de ses moyens d'appel. Tout son état-major et la plus grande partie de son équipage ont péri, donnant un magnifique exemple de sang-froid et de calme devant la mort.
(J.O., 6 août 1915.)

****

Archives Nationales